

NATHALIE BABIN - GAGNON

J'étais si bien

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

J'étais si bien

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-20-2 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-66-0 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-67-7 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Nathalie Babin-Gagnon, 2011

Dépôt légal : BAnQ et BAC, troisième trimestre 2011

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide
apportée à notre programme de publication.

NATHALIE BABIN - GAGNON

J'étais si bien

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

À Philippe

La pestiférée

CE N'EST QU'UN EXAMEN de routine. Une banale visite expédiée chaque année. J'en profite pour demander à Élise où elle en est rendue dans sa vie professionnelle et personnelle. J'ai noué une relation sympathique avec elle. Elle m'examine, prend ma pression et me fait monter sur la balance. Je déteste me faire peser. Le poids relevé par Élise, qu'elle prend bien soin de dire à haute voix, me met mal à l'aise. J'évite de prendre un gros déjeuner avant notre rendez-vous. Je ne suis pas énorme, juste un peu enveloppée.

Aujourd'hui, elle a une stagiaire avec elle. La jeune étudiante s'empresse de calculer mon indice de masse corporelle sur son BlackBerry. Je suis à la limite du surpoids. C'est décourageant. Élise prend ma pression. Tout est beau. Je lui parle de mon cœur. Il bat vite. Souvent, il me réveille la nuit, battant la chamade, pressentant un je ne sais quoi qui n'est jamais arrivé. Au début de la vingtaine, j'ai subi une kyrielle de tests en raison d'une tachycardie légère. Élise trouve mon pouls correct, mais me suggère un test supplémentaire à effectuer à l'hôpital.

Puis c'est l'examen gynécologique. Ce n'est pas ma partie favorite. Élise m'a suivie pour mes trois grossesses. Mais maintenant que je ne suis plus enceinte, m'écarter les jambes pour me faire examiner m'apparaît comme une intrusion. Quand je partageais mon corps avec un être à naître, j'acceptais bien des choses. Mon corps ne m'appartenait plus.

J'étais inquiète et je voulais que le bébé soit bien placé, mon col bien fermé, pour ne pas le laisser tomber. Je tolérais tous les examens pour qu'ils me confirment que mon bébé était en pleine forme.

Il y a quatorze ans, un autre médecin m'a trouvé des cellules précancéreuses dans le col de l'utérus. J'ai vu un gynécologue dans un grand hôpital qui les a brûlées. Il m'avait expliqué longuement ce qu'il allait faire, avait dessiné un croquis pour me montrer où se trouvaient les cellules et avait nommé le produit utilisé pour les déloger. J'avais senti dans son approche que je devais être catastrophée et paniquée. Je ne l'étais pas. À vingt-trois ans, j'étais bien

trop occupée à vivre. Bingo, qu'il me l'enlève, le petit bobo, et qu'on n'en parle plus. J'avais un voyage à préparer, des photos à prendre, un film à voir et des amis à retrouver au café. La maladie fatale, ce n'était pas pour moi, c'était pour les vieux.

J'ai commencé à voir Élise quand je suis tombée enceinte. Une amie m'avait parlé de cette médecin compétente et affable, spécialisée en accouchement. Je lui ai raconté dès la première rencontre avoir déjà eu des cellules défectueuses. Quand elle me faisait un test Pap, une fois par année, je lui rappelais de bien vérifier le résultat. À partir du moment où je suis devenue mère, je me suis mise à m'inquiéter. Élise ne semblait pas s'en faire outre mesure.

Elle me demande si la présence de l'étudiante pendant l'examen gynécologique me dérange. Je dis non, alors que dans le fond, je veux dire oui. Je ne suis pas capable de m'affirmer. Il faut permettre à l'étudiante d'acquérir un peu d'expérience. Et en bonne fille que je suis, polie et bien élevée, j'accepte qu'elle assiste au spectacle de mon corps allongé, les jambes ouvertes, pour contribuer à l'avancement de la formation médicale au Québec.

J'enlève ma petite culotte et m'étends sur le papier bruyant de l'étroite couchette d'examen. Élise veut montrer à l'étudiante comment procéder sans utiliser les étrières. Oh merci, en plus je vais servir de cobaye pour essayer de faire diminuer l'utilisation de cet instrument froid et dégradant dans lequel nous mettons habituellement les pieds !

Élise introduit le spéculum et recule pour prendre les tampons de prélèvement. De retour devant mes jambes écartées, elle frotte un coton-tige dans mon sexe. Elle me dit, tout en continuant sa tâche :

— Je t'ai déjà parlé de la tache mauve que tu as sur le bord des lèvres ?

— Non jamais.

La réponse est sortie immédiatement. Elle continue :

— Vraiment, je t'en ai jamais parlé ?

— Ben non Élise, mon dernier examen remonte à l'an dernier. Et avant, tu m'as souvent examinée quand j'étais enceinte. Tu me l'aurais dit si tu avais vu quelque chose.

— Ce n'est pas inquiétant, à peine un centimètre de diamètre. La couleur est belle, mauve, pas trop foncée. Je ne suis pas inquiète, mais il faudrait aller voir un dermatologue pour lui montrer.

Je n'aime pas ça. Je ne suis pas venue pour qu'elle me trouve une tache suspecte. L'examen est fini. Je remets ma petite culotte en tremblant un peu. Je ne suis pas bien. Je m'assois devant elle pendant qu'elle prend quelques notes. Elle prépare une ordonnance me recommandant à un dermatologue.

— Connais-tu un bon dermato ?

— Non, mais, je te le redis, je suis pas inquiète. Il suffit de surveiller dans les prochaines semaines s'il y a un changement dans la taille et la couleur du grain. Tu peux demander à ton *chum* de le faire.

— Je ferais mieux d'en voir un le plus tôt possible.

— Comme je te l'ai dit, il suffit de surveiller d'éventuels changements, si la tache grossit ou change de couleur.

Je sors de son cabinet dans un état second. Je prends un taxi pour me rendre à mon bureau qui occupe une pièce de notre maison. Je décide d'appeler mon amour. Je lui raconte l'examen. Lui non plus n'aime pas ça.



L'après-midi que je passe devant mon ordinateur à regarder et choisir mes photos est nébuleux. J'essaie de préparer mon exposition, mais mon esprit vagabonde. Avant que les enfants ne reviennent, n'y tenant plus, je vais dans la salle de bain, baisse mon pantalon et prends un miroir pour examiner *de visu* cette intruse qui gâche la quiétude de ma vie depuis sa découverte.

Elle est bien là, d'un mauve foncé et laid. Je décide sur-le-champ que je n'en veux plus. Je ne souhaite pas l'héberger pendant quelques semaines pour voir si elle changera de forme et de couleur comme le suggère Élise. Je suis maman de trois jeunes enfants. Je n'ai pas le temps ni le goût d'être malade.

Je décide de m'atteler à la tâche de trouver un dermatologue. Dans les grands hôpitaux, tout est complet jusqu'en mars et certains médecins ne prennent même plus de patients. Nous sommes en septembre. Ah bon ! Et si moi, je n'en veux plus de cette tache, le système de santé ne semble pas prêt à m'accommoder dans l'immédiat.

Je décide de solliciter les dermatologues de mon quartier. Les cinq premiers sont complets jusqu'en février. Puis, je tombe sur une dame avec laquelle je peux avoir rendez-vous dans dix jours. Je suis soulagée.

Pendant les jours précédant le rendez-vous, je ne pense pas trop à ma tache. Je vais voir une spécialiste et la question sera réglée.

Aujourd'hui, je me présente dans le cabinet situé non loin de chez moi. J'ai les nerfs à fleur de peau. Je n'ai pas demandé à l'homme de ma vie de m'accompagner pour ce que j'appelle un banal examen d'une tache suspecte. Je tends ma carte d'assurance-maladie et la requête fournie par Élise à la réceptionniste. Elle parle au téléphone et donne un rendez-vous à son interlocuteur dès la semaine suivante. C'est curieux, un cabinet de dermatologie aussi accommodant, alors que tous les autres sont complets des mois à l'avance.

Je m'assois, incapable de lire le livre que je me suis apporté pour combler l'attente. Le va-et-vient est hallucinant. Six personnes attendent dans la salle. Elles entrent chacune son tour dans le cabinet et ressortent toutes cinq minutes plus tard, ordonnance à la main. Pendant ce temps, à la réception, se pointent continuellement de nouveaux patients. Ça sent l'arnaque.

La secrétaire, tasse de café à la main, cogne à la porte du bureau du médecin et entre. Une patiente est couchée sur la table d'examen. Le médecin referme brusquement la porte. J'aperçois la tête de la dame et ses jambes ouvertes, je ne vois pas grand-chose, son sexe n'étant pas dans mon champ de vision. C'est humiliant que la porte se soit ouverte pendant son examen. Après le départ de la patiente, le médecin vient engueuler la secrétaire. Je peux observer celle qui doit m'examiner.

C'est un dinosaure. Elle semble avoir quatre-vingt-cinq ans. Elle marche le dos voûté. Ses cheveux, blanc jauni, lui tombent aux épaules. Elle porte une jupe de lainage brun foncé à carreau avec un chandail beige à col roulé dont

la laine est moutonnée. Ses bas de nylon couleur chair pochent sur le haut de ses souliers lacés bruns. Elle parle durement en anglais à sa secrétaire et retourne dans son cabinet, furieuse. Ses dents jaunies et fendillées mordent sa lèvre du dessous.

Elle appelle une jeune asiatique à *jean* taille basse qui ressort trois minutes plus tard, sourire aux lèvres, en brandissant son ordonnance sous le nez de son compagnon. Je suis en sueur. J'ai le temps de m'enfuir. Mais j'ai fait l'erreur de donner la requête de mon médecin à la secrétaire. Si je pars, je n'aurai plus ce précieux papier me permettant de solliciter un autre spécialiste.

Le dinosaure sort et aboie un nom. Je crois reconnaître le mien et me résigne à la suivre. Elle ne comprend pas le message d'Élise écrit en français. Je le lui traduis. Je me débrouille bien en anglais, mais aujourd'hui, je n'ai pas le goût de le parler, d'expliquer mon problème de santé à une rescapée du communisme à qui il est permis de pratiquer la médecine dans mon pays surdéveloppé.

Elle me dit qu'elle va examiner ma tache. Je m'apprête à enlever mon pantalon mais avant, je lui montre la poignée de la porte. Elle verrouille immédiatement.

Je me couche et écarte les jambes. Elle enfle des gants de caoutchouc. Elle se met à fouiller dans les poils de ma vulve. Elle se penche le visage tout près de mes parties génitales et me dit qu'elle ne voit rien. J'écarte mes lèvres et lui montre la tache. Elle met pratiquement le nez dessus, se relève immédiatement et va s'asseoir à son bureau. Elle baragouine que ce n'est pas bien grave mais que c'est mieux de l'enlever. Elle va me recommander à un collègue qui pratiquera l'opération. Je suis secouée et soulagée à la fois. Jamais je ne l'aurais laissée s'approcher de ma vulve avec un bistouri.

Elle me prépare une autre ordonnance. Elle cherche des coordonnées dans un minuscule calepin d'adresse dont les pages jaunies se détachent. Elle écrit le nom et le numéro de téléphone d'un autre dermatologue. Elle me donne le papier et me dit qu'il va lui transmettre les résultats. En aucun cas, je ne veux que des informations sur ma santé lui soient transmises. Je ne souhaite plus avoir aucun contact avec elle. Je désire reprendre la requête d'Élise pour

qu'importe les nouvelles, bonnes ou mauvaises, ce soit ma médecin mon messenger. Je tends la main innocemment pour la reprendre. Le dinosaure la tire vers elle. Elle garde le papier et me dit de ne pas m'inquiéter. Le dermatologue qui fera le prélèvement la contactera. Par malheur, Élise a aussi noté que j'ai un léger problème de rosacée. Le dinosaure me dit :

— *What's that?*

— *Nothing, it's just some time, I had little rosacée but...*

— *No problem, I will make you a prescription.*

Je ressorts de son bureau, deux minutes plus tard, avec mes deux bouts de papier dans la main.

Je prends l'ascenseur pour redescendre. C'est une journée de septembre au froid prématuré. Le vent violent fait voler les feuilles qui ont commencé à jaunir. Je m'accroche à mon cellulaire pour appeler mon amour. Je lui dis que je viens de voir la dermatologue et fonds en larmes.

Inquiet, il me demande comment l'examen s'est passé. Entre deux sanglots, je lui raconte l'humiliante séance. Il me dit que nous allons trouver quelqu'un pour enlever cette tache qui me dérange tant. Il va m'aider. Tout pour me consoler. Et surtout, il me dit que ce ne doit pas être grand-chose. Il veut me rassurer.

Je ne veux pas consulter le dermatologue suggéré par le dinosaure. J'ai peur qu'il soit de la même race.

De retour à la maison, je reprends ma liste de tous les endroits à appeler pour réussir à avoir un rendez-vous à Montréal et dans sa grande région. La liste comprend une vingtaine d'endroits. Je décide de contacter à nouveau les centres hospitaliers, dans lesquels, je me dis, de vrais professionnels travaillent. Des gens qui ne doivent pas être payés au nombre de patients qu'ils peuvent voir à l'heure. Je commence par réessayer Saint-Luc, tout est encore complet jusqu'en mai. À l'hôpital Notre-Dame, on me dit aussi que tout est complet... mais que j'ai de la chance puisqu'un rendez-vous vient d'être annulé. Je serai la première patiente, le 30 septembre à huit heures trente.



Pour la première fois de ma vie, j'ai de petites pertes de sang entre mes règles. Je suis dans tous mes états. J'ai hâte à la biopsie. Ce matin, l'homme de ma vie doit s'organiser seul pour déposer les enfants à l'école et à la garderie puisque mon rendez-vous est tôt.

L'hôpital est immense. Je réussis à trouver le département de dermatologie dans le dédale de corridors. Je donne ma carte d'assurance-maladie à la réceptionniste. Je m'assois bien sagement en faisant semblant de lire *La Presse* du matin. Je guette. Je veux voir la gueule du dermato. Cette fois-ci, je ne vais pas rester si son visage laisse croire qu'il a obtenu son diplôme à l'époque préhistorique.

Trois vieux sont assis à côté de moi. L'un d'eux a eu peur de se faire cambrioler parce qu'il avait oublié sa clé dans la serrure la nuit dernière. Je ne saisis pas quel lien les unit. Puis ils se mettent à se raconter des bouts de leur vie en ponctuant leur récit de : « C'est arrivé juste avant qu'on me découvre mon mélanome, tsé au printemps... » ou « C'était juste après mon traitement de chimio, on est allés déjeuner Chez Ben pis tu m'as dit que tu y avais été avec... ». Ils parlent de leur maladie comme de l'émission de télé qu'ils ont regardée la veille. La maladie marque les épisodes de leur vie.

L'infirmière m'appelle. Les trois vieux me regardent, surpris, l'air de se dire : « Comment ça, la jeune passe avant nous ? Qu'est-ce qu'elle a cette petite madame-là ? » J'ai envie de leur faire un gros « nananalalère » en sortant la langue. Je me retiens. Il faut se retenir parfois dans la vie, nous ne savons jamais ce qui nous pendouille au bout du nez.

Je rentre dans la salle. Un dermato d'âge mûr est assis au bureau. Ouf ! Il a une bonne bouille, visage rond, cheveux blancs, lunettes sur le bout du nez. Il dégage un air calme et rassurant. Il déchiffre la requête de la dermatodinosauré :

— Je comprends pas pourquoi elle a pas fait l'intervention elle-même.

— Elle semble pas être au sommet de sa forme ou, si vous préférez, ses facultés semblent être au ralenti. En plus, elle a eu bien du mal à trouver la tache. Je pense que ses yeux aussi sont... sont... comment dire, un peu fatigués.

— Ah bon ! C'est étonnant. Elle a marqué le nom et le numéro d'un collègue que je connais bien. Pourquoi vous êtes pas allée le voir ?

— J'ai pas eu un bon contact avec la madame, donc je voulais pas voir le dermato qu'elle m'avait recommandé de peur qu'il soit comme elle. En fait, je veux plus rien savoir d'elle.

Il lève les yeux pour me dévisager.

— Pourquoi ?

— Pour dire franchement, elle est tellement vieille qu'elle devrait peut-être plus pratiquer.

— Je suis étonné, j'ai terminé à peu près la même année qu'elle.

Je suis un peu gênée d'avoir parlé si vite et d'avoir étalé mon âgisme primaire. Je suis maintenant forcée de patiner.

— Vous avez pourtant pas l'air d'avoir le même âge. Par son attitude, elle a l'air d'avoir au moins vingt ans de plus que vous.

Il griffonne des notes dans un dossier.

— Comment se fait-il que vous soyez venue à l'hôpital ? Vous savez, j'ai un cabinet.

— Je me disais que dans un environnement hospitalier, j'aurais droit à un meilleur service... En fait, j'ai été traumatisée par ma visite dans un cabinet et je veux plus jamais en fréquenter un, même si, évidemment, chacun doit être différent.

Je suis en sueur et me perds en explications qui ne touchent pas au cœur de ma visite. Il le comprend et pose son stylo.

— Bon, avant de faire l'intervention, je vais examiner la tache.

Il verrouille la porte avant que je lui dise de le faire. Il trouve tout de suite la chose et l'ausculte délicatement, avec professionnalisme. Il me dit qu'il va l'enlever et qu'elle lui semble inoffensive. Ma décision est prise : je vais le laisser faire et ne pas m'enfuir.

Il fait venir l'infirmière qui m'emmène dans la salle d'opération pour me préparer. Je mets la classique jaquette d'hôpital. Je me couche sur la table d'opération, en fait un lit trois quarts plutôt confortable.

Le médecin revient au bout de quelques minutes :

— J'ai vérifié, votre dinosaure a obtenu son diplôme un an avant moi.

Je constate que mes remarques l'ont piqué à vif.

— Pourtant, vous semblez pas avoir du tout le même âge. Vous avez l'air plus alerte.

J'essaie de me reprendre pour assurer le succès de ma mini-opération.

L'infirmière assiste le médecin qui me fait une piqûre pour geler l'endroit visé. Il pince, coupe et cautérise sans faire de points de suture. J'essaie de me persuader que ma tache est bénigne. Elle est mise dans le liquide d'un récipient de plastique pour être analysée au labo. Pendant que je me rhabille, il examine le contenant dans lequel baigne mon minuscule morceau.

— Je suis certain à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que c'est pas grand-chose. Le contraire m'étonnerait beaucoup.

— C'était juste une petite tache mauve.

— Elle était plutôt rouge...

— Ah ! Quand je l'ai regardée, elle était mauve, un centimètre et demi de diamètre.

Il me regarde un peu soucieux :

— Avez-vous mal au bas du ventre ou en urinant ?

— Depuis mon troisième enfant, j'ai des problèmes d'incontinence. Ça chauffe un peu quand j'urine ou quand j'ai des relations sexuelles.

— Vous l'avez dit à votre médecin ?

— Non... je pensais pas que c'était important... On s'habitue. J'ai une dent sensible et le dentiste m'a dit que parfois, c'est une malchance qui arrive. Alors je me suis dit que c'était la même chose, que ça finirait bien par se tasser.

Table des matières

| | |
|--------------------|-----|
| La pestiférée..... | 9 |
| Le naufragé | III |

J'étais si bien

de Nathalie Babin-Gagnon
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en juillet deux mil douze.